

croit que les lignes gravées dans la pierre servaient à une sorte de jeu d'échecs vulgairement appelé *chatranj*. Je pense qu'on y trouverait tout aussi naturellement les casiers d'un autre jeu plus romain, encore usité parmi nos enfants, et dans lequel les deux adversaires se livrent bataille en faisant avancer de petites pierres blanches et noires sur une série de lignes qui se coupent. La victoire demeure à celui qui accule successivement toutes les pierres de son adversaire dans des angles d'où elles ne peuvent plus bouger. Les hommes qui ont joué là avaient des loisirs. Sont-ce des soldats dans la cour d'une caserne, à l'entrée d'une porte, près d'un corps de garde? des désœuvrés à l'ombre d'un monument public, comme on en voit à Rome sous l'arc Constantin? C'est possible.

Cette rue ou cette place avait un sous-sol. Nous y descendons pour y visiter une immense piscine creusée dans le roc, et dont les deux branches parallèles mesurent, l'une cinquante mètres, et l'autre quarante de long sur six de large. Les voûtes sont en pierres de bel appareil. Un conduit souterrain, peu large mais très élevé, part d'ici et se dirige vers l'enceinte du temple. Était-ce pour y conduire des eaux ou des soldats? La réponse dépend de la destination de la vaste pièce où nous sommes. Était-ce une piscine ou une salle d'armes? La première hypothèse est la plus probable.

En résumé, notre impression est que nous sommes sur l'un des points intéressants de la vieille ville, mais non pas dans l'enceinte de la

tour Antonia. Pilate d'ailleurs eut-il sa résidence dans la forteresse? Ce n'est pas certain, car nous lisons dans Josèphe que son successeur Florus habitait le palais royal<sup>1</sup>. Toutefois la tradition semble avoir toujours supposé que Jésus fut jugé et condamné près de la tour Antonia et non au palais d'Hérode, qui se trouvait probablement vers la porte actuelle de Jaffa. Je note ces réflexions pour faire entendre qu'on ne procède pas ici avec une certitude absolue. Après cela admettons que Pilate habita Antonia. Pour apprécier la valeur du présent sanctuaire et des autres qui, par concomitance, se groupent autour de lui, il faut se faire une idée exacte du Prétoire, du Lithostrotos et de la scène telle que l'Évangile nous l'a décrite.

Le prétoire était la résidence ordinaire du gouverneur, et, ainsi que le marque Cicéron à propos de Verrès<sup>2</sup>, le lieu où il rendait la justice. Il était précédé, comme nos tribunaux actuels, d'un vestibule ou péristyle que l'on abordait par des degrés. C'est là, devant la foule répandue sur la place environnante, que le gouverneur rendait la sentence. Pour plus de solennité, il y faisait porter son siège de

<sup>1</sup> *B. J.*, II, 14, 8: « Φλώρος ἐν τοῖς βασιλείοις ἀλλίκεται; » II, 15, 5: τὸ πρὸς τοῖς βασιλείοις στρατόπεδον. Voir encore *Antiq.*, xv, 9, 3; *B. J.*, v, 4, 4. Philon est encore plus explicite, et il identifie le palais d'Hérode avec celui de Pilate: ἐν τοῖς Ἡρώδου βασιλείοις, est la même chose que ἐν οἰκίᾳ τῶν ἐπιτρόπων. *De Legat. ad Caium*, p. 1034.

<sup>2</sup> *Verr.*, II, 5, 12, 30. Il est remarquable que, d'après ce texte, en Sicile aussi le propréteur occupait le palais du roi Hiéron.

juge, le *bêma*, qui reposait sur un parvis de mosaïque mobile nommé Lithostrotos, et en araméen *Gabbatha*. Depuis Jules César ces mosaïques étaient devenues le complément de bagages qui suivaient le consul au milieu des camps, et que les procureurs s'attribuèrent dans les provinces où ils devaient remplir l'office de juges. Que le *bêma* ou siège avec ses appendices fût mobile, on en voit la preuve dans Josèphe. Cet historien nous montre Pilate le faisant dresser au milieu du grand cirque de Césarée<sup>1</sup>, et Florus devant le palais royal où il résidait à Jérusalem<sup>2</sup>.

Quand les Juifs se présentèrent de bon matin devant le prétoire, ils n'entrèrent pas même sous le propylée, car ils ne voulaient pas se souiller le jour où il fallait manger la pâque. Au tumulte qu'ils faisaient, Pilate sortit et s'avança sous le péristyle qui dominait la rue ou la place publique, et constituait comme une vaste tribune. C'est de là qu'il engagea la première discussion avec la foule en disant : « Que voulez-vous à cet homme ? » Et la foule vociféra alors ses premières accusations : « C'est un agitateur dangereux ; il nie les droits de César, il se fait roi ! » Pilate, suspectant à bon droit ce zèle nouveau du parti hiérarchique pour les intérêts de César, voulut, avant d'aller plus loin, entendre les explications de Jésus et le fit entrer dans le prétoire, ou l'entraîna vers le fond du péristyle, loin des cris de la foule.

<sup>1</sup> B. J., II, 9, 3.

<sup>2</sup> B. J., II, 14, 8.

Après l'avoir interrogé, il le ramena vers ses accusateurs et proclama son innocence. On sait comment l'émeute protesta en accumulant de nouvelles calomnies. C'est alors que par son silence l'accusé provoqua l'admiration du gouverneur, sans toutefois le déterminer à faire prévaloir la justice. Le nom d'Hérode, prononcé au hasard à travers les clameurs de la foule, offrit à Pilate une belle occasion de renvoyer l'accusé du *forum apprehensionis* au *forum originis*. Jésus fut adressé à Hérode, et là se termine la première partie de la procédure civile.

Où demeurait Hérode ? On l'ignore. Peut-être au palais de son père, si Pilate ne l'occupait pas. Et ici il faut imaginer une seconde exhibition de l'accusé à travers les rues de la ville. La première avait été fort matinale, du palais de Caïphe au prétoire. La troisième fut très ignominieuse. Jésus sortit de chez Hérode portant sur ses épaules le manteau blanc des insensés.

C'est dans ce costume humiliant qu'il remonta l'escalier du prétoire. Pilate reparait alors, et, encouragé peut-être par l'attitude d'Hérode vis-à-vis du prévenu, il propose aux princes des prêtres de lui faire infliger une correction pour le mettre ensuite en liberté. Au peuple, sur la droiture et l'honnêteté duquel il compte, il offre la grâce de Jésus ou de Barabbas, convaincu qu'un tel rapprochement assure la délivrance de l'innocent. Ces pourparlers, où le procureur commence à faiblir, se passent sur le devant du péristyle.

Comme il voit qu'on travaille la foule, Pilate, pour inspirer plus de respect, monte sur son siège de président. De là il est prêt à prononcer la mise en liberté de Jésus, si peu qu'il recueille quelques voix en sa faveur. C'est alors que sa femme lui fait dire de ne pas se compromettre dans cette affaire où la vie d'un honnête homme est en jeu. De son siège, Pilate élève la voix (*προσεφώνησεν*) pour déterminer le peuple à se prononcer contre Barabbas. Mais les cris de mort deviennent de plus en plus violents contre l'innocent : « A mort Jésus et vive Barabbas ! » Pilate comprend que la foule est inexorable et qu'il faut affronter une émeute ou capituler. Avec solennité il se lave les mains pour soulager sa conscience, tandis que la foule aveugle veut que le sang du Juste retombe sur Israël jusqu'aux dernières générations.

Jésus fut flagellé en public, devant le siège du procureur. Tel était l'usage. Josèphe raconte, en effet, de Florus qu'il fit fouetter de verges devant son tribunal, pour les envoyer ensuite à la croix, des Juifs de distinction<sup>1</sup>. Il est dit qu'après ce premier supplice, les soldats entraînent l'accusé dans l'intérieur du prétoire, peut-être dans la cour. C'est là que la cohorte se livra aux abominables et douloureuses parodies que l'on sait. Pilate, voyant Jésus sous sa couronne d'épines, couvert d'un haillon de pourpre, défiguré par les soufflets, fut ému, et comptant qu'un si douloureux spectacle arracherait à la compassion du peuple ce qu'il n'a-

<sup>1</sup> B. J., II, 14, 9.

vait pu obtenir de sa justice, il l'entraîna encore avec lui, en avant du péristyle. C'est alors qu'avec un geste de profonde pitié il s'écria : « VOILA L'HOMME ! » Et le peuple de répondre : « A la croix ! à la croix ! » Le nom de César se mêla même à ses menaces. Pilate en fut effrayé. Il aimait mieux la faveur de César que la justice. Il remonta une seconde fois sur son siège, et ce fut pour y prononcer la parole sacramentelle : *Ibis ad crucem!* Elle terminait la seconde partie du drame devant le prétoire. L'arc que nous voyons ici n'y a pas plus à faire que dans la première.

La troisième consista dans les préliminaires de l'exécution.

On dépouilla Jésus de son manteau dérisoire, de son roseau, de sa couronne d'épines ; on lui rendit ses vêtements ; on écrivit le motif de sa condamnation sur la tablette officielle qui devait précéder les criminels ; on apporta et on lui imposa sa croix. Enfin, pour mieux associer sa cause à celle des scélérats, on lui assigna deux bandits comme compagnons de supplice.

Pilate avait dû rentrer dans son palais afin de ne pas voir les dernières conséquences de l'iniquité qu'il venait de commettre. Les chefs du peuple s'applaudissaient de leur triomphe. Jésus descendit l'escalier du prétoire portant sa croix. Des soldats, commandés par un centurion, organisèrent le cortège. La foule, hideuse de joie, suivit.

Comme je voudrais baiser pieusement et arroser de mes larmes le chemin par où le Maître passa

alors ! Où est-il ? Au lieu où nous venons de voir l'antique pavé de la ville ? On dit qu'il y a des taches de sang qui ne s'effacent plus. Pourquoi celles de Jésus ne sont-elles pas quelque part ici rayonnantes de sainteté, de générosité, d'amour ? Son sang ne fut-il pas le sang du Juste ?

Par la porte des remparts la plus rapprochée, on eut hâte de sortir de la ville et de trouver au plus vite un lieu où il fût aisé d'en finir. Où fut cette porte ? Nul ne le sait. Celle qu'on montre aux fouilles des Russes est trop près du Calvaire (à quatre-vingt mètres environ) pour motiver l'intervention du Cyrénéen. C'est plus au nord qu'il faut la chercher ; et, à tout prendre, il pourrait bien se faire que la tradition populaire la fixant au lieu communément appelé la Porte judiciaire ne fût pas trop malavisée.

Quant à la forteresse Antonia, il n'est pas probable que sa partie septentrionale ait été au-dessus de la rue Sitti-Mariam. Les restes de contrescarpe visibles ici même en sont la preuve. Josèphe parle du fossé profond taillé dans le roc qui séparait Antonia de la colline de Bézetha. Bien que creusé de main d'homme, il devait avoir une largeur suffisante pour que les fondations de la tour ne fussent pas d'un accès trop facile ; or cette largeur nous reporte aisément au delà de la rue.

Pour nous en rendre mieux compte, nous demandons à monter sur la terrasse de la maison qui domine pleinement l'aire du temple et la ville presque entière. Si Antonia arrivait où nous

sommes, il faudrait ou lui donner plus de deux cents mètres de côté, ou reporter le temple plus au nord. Or la roche d'Aravna, le pont de Robinson et tant d'autres indications à peu près sûres ne le permettent pas. Au reste, dans des démolitions voisines du couvent, aussi bien qu'à l'hôpital autrichien, on a trouvé des sépultures juives très anciennes. N'est-ce pas encore une preuve que la place occupée par le couvent des Dames de Sion fut hors la deuxième enceinte ? Elles ont bâti probablement sur le point même où Titus, ayant pris Bézetha, appuya ses machines de guerre pour donner l'assaut à Antonia. Je souhaite que mes doutes ne blessent pas les saintes âmes qui nous ont si bien accueillis.

Dans la caserne turque, presque vis-à-vis de l'*Ecce-Homo*, subsistent encore la petite chapelle du *Couronnement d'épines* et les ruines d'une ancienne église dite de la *Sainte-Sagesse*. Elle marquait le lieu où la Sagesse éternelle avait été entendue, jugée et condamnée par Pilate. Des soldats aux fenêtres nous fixent d'un regard stupide. Ils ne soupçonnent guère les pensées qui nous préoccupent.

En suivant la rue vers l'est, nous visitons sur notre gauche le sanctuaire de la Flagellation, et un peu plus loin, dans le mur de la caserne, le point d'où fut détachée, pour être portée à Rome, la *Scala santa*, escalier qui aurait conduit au prétoire. Le tableau détaillé et précis des divers incidents qui, d'après l'Évangile, se produisirent chez Pilate,

tel que nous venons de le retracer, dit assez ce que nous pensons de ces pieuses indications.

Dans la soirée nous allons faire une seconde visite à M<sup>sr</sup> Bracco, le patriarche latin que nous n'avions pas eu l'honneur de rencontrer chez lui à notre arrivée. C'est un prélat pieux, intelligent, affable, tel qu'il en faudrait beaucoup pour mettre pleinement en relief notre supériorité sur le haut clergé schismatique d'Orient. Il a succédé à M<sup>sr</sup> Valerga, que j'avais connu à Rome et qui, en 1847, était devenu le premier titulaire du patriarcat rétabli par Pie IX à Jérusalem.

Antérieurement, l'Église romaine était représentée, en Palestine, par les fils de saint François d'Assise. On sait comment ce grand serviteur de Jésus-Christ, trente-deux ans après que Jérusalem fut retombée au pouvoir des musulmans, débarqua à Ptolémaïs, suivi de quelques disciples courageux, pour reprendre avec des moyens plus évangéliques l'œuvre des Croisés, définitivement anéantie après la bataille de Hattin en 1187.

François d'Assise est l'un des hommes qui ont le plus visiblement mis en pratique la sainte folie de l'Évangile. Celui qui, si volontiers, parlait aux bêtes, parla avec une douceur extrême aux Sarrasins. Ceux-ci, comme celles-là, surpris de son courage, de sa tendresse et de sa simplicité, le respectèrent. Les sultans, comme les loups, furent ses frères et ses amis. Grâce à son influence, sa famille religieuse put se fixer près des Saints Lieux, qu'elle garda de l'œil et du cœur, le plus sou-

vent sans pouvoir y pénétrer. Elle se résignait à attendre des jours meilleurs, et plus d'une fois ces jours meilleurs furent la mort. Vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, tous les Franciscains qui étaient à Jérusalem périrent massacrés dans l'église même du Saint-Sépulcre. Cent ans plus tard, Dieu inspira à un roi de Sicile, Robert le Sage, et à sa femme Sanche, la pieuse pensée d'acquérir à prix d'or du sultan d'Égypte plusieurs sanctuaires, et surtout celui du mont Sion, pour les remettre aux mains du pape Clément VI, qui vivait alors à Avignon. Celui-ci en donna la propriété et la garde aux Franciscains. Mais en Orient le droit de propriété dure tout autant qu'il ne plaît pas aux plus forts de le supprimer. Dans la dernière moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, sous prétexte que le tombeau de David se trouvait au Cénacle, et que le grand roi était plus vénéré des musulmans que des chrétiens, on chassa du mont Sion les pieux gardiens de la Terre Sainte. Ils s'estimèrent heureux de pouvoir s'établir à prix d'or au couvent de Saint-Sauveur, où ils sont encore. Leur supérieur, ou père Custode, a longtemps exercé une juridiction très étendue en Orient. Grégoire XVI la limita en 1829, et l'institution du patriarcat latin l'a réduite aux maisons de l'ordre. Le Patriarche est le chef hiérarchique du clergé séculier, qui se multiplie de jour en jour.

Quel que soit le mérite des Franciscains en Terre Sainte et quel qu'ait été leur dévouement à la cause de l'Église, il faudrait être aveuglé par

tombeau de Lazare, nous montons à la vieille tour. Il faut l'examiner de près. Chaque jour hâte sa ruine, et bientôt elle ne vivra plus que comme souvenir. A l'ombre de ce beffroi, que de belles âmes ont prié, expié, aimé, comme Marthe et Madeleine!

Sur la gauche, on nous montre la place où fut la maison des deux illustres sœurs, en observant qu'il n'en reste rien. J'aime mieux cela, et notre imagination reconstruira toutes choses plus logiquement que les Croisés.

D'après ce que nous dit l'Évangile, la famille de Béthanie dut vivre dans une belle aisance. Elle avait un sépulcre monumental creusé dans le roc. Elle fêtait par un nombreux banquet la résurrection de Lazare. Le mobilier était somptueux, puisque Marie y trouva un vase d'albâtre. Ce vase, rempli d'un parfum exquis, révèle des habitudes de luxe et de bien-être incontestables. Enfin d'excellentes relations unissaient les deux sœurs aux principaux chefs du parti religieux à Jérusalem, ce qui porte à croire que les hommes de cette famille avaient joué un rôle important dans leur pays. Et toutefois comment se fait-il que Simon le lépreux soit à peine nommé dans l'histoire évangélique? que Lazare lui-même n'y ait qu'un rôle passif et effacé, tandis que les deux sœurs y sont si bien mises en lumière, chacune avec son caractère, ses aptitudes et ses vertus? On s'est perdu en conjectures, alléguant la jeunesse de Lazare et la mort physique ou morale de Simon. Aucune d'elles n'est satisfaisante. Quoi qu'il en soit de ces deux hommes,

les femmes nous sont parfaitement connues, Marthe comme une maîtresse de maison, active, pratique, prouvant son affection par le souci des choses d'ici-bas, Marie comme une âme contemplative, ardente, ouverte surtout aux choses d'en haut. Celle-là n'avait pas connu les orages de la vie; celle-ci les avait cherchés et en était sortie brisée, mais capable, avec sa générosité, de se refaire une vie irréprochable et méritoire. Jésus eut pour toutes deux une affection qui les honore, et dont une partie se reporta sur leur frère Lazare.

Ici donc, dans une de ces maisons depuis longtemps couchées sous l'herbe, mais dont les pierres ornent peut-être encore la demeure d'un de ces kouffars ou villageois qui nous entourent, le Maître aima à se consoler des ingratitude de la Ville infidèle. Quand il avait lutté vaillamment dans le temple et écrasé ses ennemis par ses démonstrations triomphantes ou ses solennelles malédictions, c'est ici qu'il venait s'abriter, comme dans une forteresse où l'affection le protégeait contre la haine. Volontiers il y répandait son âme divine dans les plus saints épanchements. Sur la terrasse de cette demeure, inappréciable relique si elle existait encore, dans la salle haute, ou à l'ombre des vieux palmiers, Jésus se plut à donner au cercle intime des amis ses admirables leçons sur la véritable sagesse, l'abandon à la bonté paternelle de Dieu, la vigilance chrétienne et le seul trésor de l'homme, qui est le ciel. Ici très probablement il enseigna ses disciples à prier, et mit sur leurs lè-

tion sur toute la Palestine et sur l'île de Chypre, n'en relève pas moins du *Catholicos* d'Etchmiadzin. Les Arméniens, n'admettant qu'une nature en Jésus-Christ, sont demeurés hérétiques depuis le concile de Chalcédoine. Ils vivent donc en dehors de l'Église grecque aussi bien que de l'Église latine.

Les Syriens non unis, ou Jacobites, sont dans une situation analogue comme orthodoxie, mais très différente comme fortune et comme nombre. Ils s'amoindrissent journellement, et leur petit couvent, bâti, dit-on, sur la maison de Marie, mère de Jean-Marc, risque de rester bientôt à peu près vide.

Quelques Coptes, qui se confondent avec les Abyssins, partagent les mêmes erreurs et la même misère.

Il n'en est pas de même des Protestants, qui disposent de grandes ressources, et s'en prennent directement aux deux seuls éléments abordables : les enfants et les ruines. Ils fouillent celles-ci avec un zèle et une intelligence qui les honorent. Ils élèvent ceux-là dans leurs écoles avec toutes les préventions anticatholiques que peuvent avoir l'Angleterre et la Prusse réunies. L'évêque protestant est nommé alternativement par l'une de ces deux nations, qui unissent leurs ressources pour faire prospérer la mission évangélique. C'est aux juifs qu'ils s'adressent de préférence, considérant, ce qui est malheureusement trop vrai, que les musulmans sont inconvertissables.

Les sectateurs de l'Islam sont plus fanatiques ici qu'ailleurs. La raison en est-elle dans le souvenir des Croisades, dans le titre de ville consacrée à Mahomet que porte Jérusalem, dans le spectacle des dissidences entre les chrétiens? Je ne sais. L'impuissance du christianisme vis-à-vis d'eux est évidente.

M<sup>sr</sup> Bracco ne désespère pas de voir l'Église latine gagner du terrain parmi les schismatiques, grâce à la bonne tenue de son clergé, et surtout à l'instruction qu'il tend à développer partout. L'apostolat consiste ici à élever les enfants, puisqu'il est difficile d'atteindre les adultes. Quand, avec la lumière, la civilisation pénétrera les masses, le vrai souffle de l'Esprit pourra encore remuer cette terre de l'Évangile, et ramener les dissidents à la vérité et à l'unité.

En sortant du patriarcat, nous visitons les Frères des Écoles chrétiennes, qui marquent vaillamment leur place parmi les plus sûrs ouvriers de l'Église dans ces pays de l'Orient. Leur maison est fort belle et parfaitement tenue. Le F. Évagre, qui la dirige avec intelligence et courage, nous fait part des succès de l'œuvre et de ses espérances. Le pensionnat est bâti sur les ruines du Kasr-el-Djaloud, le château de Goliath, au point le plus élevé de la ville moderne. Est-ce ici l'ancienne tour Psephinos? Nous admirons ces blocs de pierre de trois mètres de longueur à bossage très saillant, à face rugueuse, soigneusement ajustés et formant deux piliers énormes qui font pendant à deux